



Courrier de Rome

Informations Religieuses - Documents - Commentaires - Questions et Réponses

sì sì no no

« Que votre OUI soit OUI, que votre NON soit NON, tout le reste vient du Malin »

(Mt 5, 37)

Année XXXVI n° 279 (469)

Mensuel - Nouvelle Série

Juin 2005

Le numéro 3€

L'ŒCUMÉNISME, PIÈGE MORTEL POUR L'ÉGLISE

ENCORE À PROPOS DU LIVRE DU PROF. GEORG MAY

LES RELIGIONS NON CHRÉTIENNES (2^e PARTIE)

2. JUDAÏSME ET ISLAM COMME EXEMPLES DE RELIGIONS NON CHRÉTIENNES

Comme exemple de religions non chrétiennes, dont le Concile d'abord et l'œcuménisme ensuite donnent une représentation non conforme à la réalité, lourde de conséquences néfastes pour les catholiques, le prof. May se limite brièvement aux deux plus importantes : le judaïsme et l'islam.

2.1 Judaïsme

« Vatican II a eu des paroles d'estime pour les juifs. Il a décrit avec des paroles de l'Écriture le lien entre le peuple de l'ancienne Alliance et celui de la nouvelle Alliance. Il a justement condamné la haine et les persécutions contre les juifs. L'aversion de la majorité des juifs pour l'Évangile du Christ est affirmée [par le Concile] pour les débuts du christianisme, et non pour les deux mille ans qui ont suivi. Toutefois, [il faut dire que] pendant tout ce temps, elle est restée inchangée » (*op. cit.*, p. 188). Les Apôtres ont cherché en vain à convertir le peuple juif. Mais dans la déclaration *Nostra Aetate* « il manque l'invitation aux juifs à se convertir. Ce document ne mentionne même pas l'hostilité des juifs envers le christianisme, inchangée depuis deux mille ans » (*ibidem*). Les lacunes de *Nostra Aetate* sont toutes graves. « Il n'est jamais rappelé que le judaïsme d'avant le Christ est une tout autre chose que celui d'après le Christ. Et l'on ne rappelle pas que l'ancienne Alliance a été complètement remplacée par la nouvelle. Les juifs sont bien loin de reconnaître l'existence d'un peuple de la nouvelle Alliance. On ne concède à la réalité historique que le fait que Jérusalem n'a pas reconnu le temps de sa visitation, que la majorité des juifs ont refusé l'Évangile, et que beaucoup d'entre eux ont combattu sa prédication [Næ, 4]. Et l'on rappelle justement que des représentants des autorités juives ont tout mis

en œuvre pour la mort du Christ. Bien sûr, du point de vue théologique, ce sont les péchés de tous les hommes qui ont conduit le Christ à souffrir la passion et la mort. Mais cela ne change rien à l'événement historique qui fait que ce sont uniquement les juifs qui ont mis le Christ sur la croix. Le Concile condamne l'antisémitisme, sans expliquer ce qu'il faut entendre par ce mot, et ce faisant, il donne carte blanche à ceux qui rejettent toute critique adressée aux juifs en tant qu'antisémitisme, afin de l'étouffer » (*op. cit.* pp. 15-16).

Mais la Suprême Autorité appelle sans cesse au dialogue avec les juifs, elle parle d'« appel irrévocable » d'Israël, de « pacte jamais rompu » [de Dieu avec Israël]. Le prof. May ne se prononce pas sur l'exactitude théologique de ces expressions (*ibidem*, pp. 188-9). Elles jettent un grand nombre de croyants dans l'angoisse, parce qu'en contredisant ouvertement l'enseignement de saint Paul, elles semblent légitimer, *comme si elle était encore valide*, la vocation initiale d'Israël, comme si ce dernier n'avait pas rejeté le Messie, chose qui a mis fin *pour toujours* à son élection. Selon l'interprétation transmise par la Révélation, la masse des juifs se convertira au christianisme à la fin des temps : « Quant à eux [les juifs], *s'ils ne demeurent pas dans leur incrédulité*, ils seront de nouveau entés [sur l'arbre de la foi], car Dieu peut de nouveau les enter. [...] et ainsi tout Israël sera sauvé » (*Rom. 11, 23 et 25-26*). Saint Paul, et donc le Saint-Esprit, exclut ouvertement du salut les juifs restés incrédules : ils ont été *retranchés* (« par leur incrédulité, ces rameaux ont été retranchés » *Rom. 11, 20*). Comment la hiérarchie *catholique* actuelle oset-elle affirmer qu'Israël devenu apostat conserve encore l'élection initiale? Se rendent-ils compte de ce qu'ils disent?

Revenons au prof. May : « Il est normal que

les chrétiens éprouvent du respect pour le peuple juif, qui a été le peuple de la Promesse. Mais son refus du Messie de Nazareth est resté inchangé, depuis deux mille ans. Aucun juif n'admet que les promesses de Dieu dans l'Ancien Testament se soient réalisées en Jésus de Nazareth » (*ibidem*, p. 189). Rien n'a changé en deux mille ans. « Il est clair que les juifs, quelles que soient leurs différenciations, restent encore aujourd'hui hostiles ou totalement indifférents au christianisme » (*ibidem*, p. 189). Cela ressort aussi de déclarations occasionnelles de personnalités juives, que l'auteur rapporte : « il y a d'insurmontables différences entre juifs et chrétiens » ; « nous avons peu de choses à nous dire » (*ibidem*). Il faut souligner, ajouterons-nous, qu'il s'agit de déclarations honnêtes, parce qu'elles expriment une façon de sentir authentique, préférable à la rhétorique sirupeuse de la « culture du dialogue ». Mais pourquoi les juifs acceptent-ils de participer au dialogue officiel? Le prof. May répond : « pour en retirer des avantages », exactement comme les orthodoxes, les protestants, les musulmans, les bouddhistes, etc. ; exactement comme toutes les sectes et religions appelées au « dialogue », toutes évidemment bien contentes d'exploiter à leurs propres fins les occasions que la naïveté œcuménique de la hiérarchie actuelle leur offre. Le prof. May rappelle que les juifs ont toujours réagi « de façon allergique » aux tentatives de conversion [même s'il y a toujours eu – nous tenons à le rappeler – au cours des siècles une minorité qui s'est convertie spontanément]. Quoi qu'il en soit, il faut réaffirmer que « l'Église ne peut renoncer à sa mission envers les juifs. La volonté salvifique de Dieu s'est manifestée en Jésus-Christ : Il est le médiateur du salut pour tous les hommes, y compris les juifs » (*ibidem*). Cette mission, l'Église ne peut pas y renoncer, et elle s'adresse à tous les hommes. Si une hiérarchie catholique – ajou-

tons-nous – adopte pour son malheur la devise qui est celle de la Communauté de Sant'Egidio (« nous ne voulons convertir personne ») alors cette hiérarchie *trahit de façon patente* la mission que lui a confiée Notre-Seigneur Ressuscité.

2.1.1 Les hébreux n'ont pas changé d'avis sur le christianisme

Un autre aspect à souligner, d'après notre auteur, est le fait que l'attitude « conciliante » de l'Église et ses ouvertures vers les juifs n'ont aucunement provoqué une attitude semblable de la part des juifs envers l'Église. Au contraire, plus il y a de propositions d'excuses et de demandes de pardon de la part des catholiques, plus il semble y avoir d'accusations d'antisémitisme. Ce fait est démontré, entre autres, par le maintien, de la part de certains secteurs du judaïsme, de la campagne de haine contre la mémoire de Pie XII, inaugurée il y a environ quarante ans par le luthérien allemand Hochhuth (*ibidem*, pp. 189-190).

Nous voulons ajouter, quant à nous, que les « ouvertures » inaugurées par Vatican II n'ont aucunement amélioré la *compréhension* du catholicisme par les juifs. Les rabbins semblent en général être demeurés dans la désinvolte ignorance d'autrefois, en ce qui concerne notre religion : nos dogmes sont pour eux des blasphèmes, ils ne les comprennent pas, de même qu'ils ne comprennent pas nos Sacrements. Nous disons « les rabbins » et non les intellectuels juifs *en général*, car il est connu que la majorité de ces derniers est athée et mécréante, ou de toute façon agnostique, hostile ou indifférente à toute religion : leurs modèles sont Spinoza, Marx ou Freud, mais certes pas Moïse ou les Prophètes. Du reste, pourquoi les rabbins devraient-ils avoir envie (comme en son temps Eugenio Zolli) d'étudier la révélation chrétienne, en mettant de côté des préjugés multiséculaires à son égard, quand ce sont précisément des cardinaux et des évêques de la hiérarchie actuelle qui affirment, dans le sillage de *Nostra Aetate*, que l'Ancienne Alliance de Dieu avec Israël est *toujours valide*? Si elle est toujours valide, *l'existence même* de l'Église devient *contradictoire et inutile*.

2.1.2 La Hiérarchie actuelle a renoncé à convertir les juifs

Un document, publié il y a environ trois ans par la Conférence Épiscopale des États-Unis, témoigne de la *cécité* dont sont affligés les représentants de la hiérarchie catholique, le *cupio dissolvi* qui les possède :

« D'après l'enseignement de l'Église catholique, aussi bien l'Église que le peuple juif sont établis dans l'alliance avec Dieu. Tous deux ont vis-à-vis de Dieu une mission à réaliser dans le monde. L'Église croit que la mission du peuple juif n'est pas limitée au rôle historique de peuple dans lequel Jésus est né “selon la chair” (*Rom.* 9, 5) et dont sont issus les Apôtres. Comme l'a dit récemment le cardinal Ratzinger : “La divine Providence [...] a évidemment conféré à Israël une mission particulière en ce ‘temps des Gentils’ (*Luc* 21, 24)”. Toutefois, seuls les juifs peuvent réaliser *par eux-mêmes* [sic] cette mission “à la lumière de leur expérience religieuse”. C'est pourquoi l'Église considère que la mission du peuple juif “envers les nations” *continue* [sic]. Cette mis-

sion, l'Église la poursuit à son tour selon sa façon d'entendre l'alliance [avec Dieu]. Le commandement de Jésus Ressuscité de convertir “toutes les nations” (*Mt.* 28, 19) [...] signifie que l'Église doit rendre témoignage dans le monde à la Bonne Nouvelle du Christ, afin de préparer le monde à la plénitude du royaume de Dieu. Toutefois, *l'engagement à évangéliser ne comporte plus le désir d'absorber la foi judaïque dans le christianisme, au point de mettre fin au témoignage spécifique que les juifs rendent à Dieu dans l'histoire* [sic]. Ainsi, tandis que l'Église catholique considère l'acte salvifique du Christ comme central dans le processus de salut de tous, *elle reconnaît en même temps que les juifs se trouvent déjà dans une alliance salvifique avec Dieu* [sic]. L'Église catholique doit toujours évangéliser, elle témoignera sa foi sur la présence du Royaume de Dieu en Jésus-Christ aux juifs et à tous les autres peuples. Ce faisant, elle respectera jusqu'au bout les principes de la liberté religieuse et de la liberté de conscience : les convertis sincères de quelque tradition religieuse que ce soit, y compris la juive, seront les bienvenus. *Mais l'Église reconnaît à présent (now recognizes) que les juifs sont appelés eux aussi par Dieu à préparer le monde pour le royaume de Dieu* [sic] »¹.

L'enseignement dont on parle dans ce triste document, qui représente une capitulation de l'épiscopat des États-Unis face aux prétentions du judaïsme, n'est bien évidemment pas celui de l'Église catholique : c'est celui de l'Église « conciliaire », le fruit de la *fornication avec les idoles* pratiquée par Vatican II; enseignement qui a conduit à mettre de côté la « théologie de la substitution » (l'Église *se substitue* à la synagogue, rebelle au Messie, dans le plan divin du salut, parce que c'est l'Église qui est maintenant le vrai Israël, l'Israël *selon l'esprit*, fidèle à la parole divine, tandis que l'Israël selon la chair a été chassé par Dieu dans les « ténèbres extérieures », dans la cécité spirituelle, à cause de son péché), et à répandre les erreurs et les incongruités que nous venons de citer. Le texte s'appuie sur diverses déclarations pontificales et magistérielles de l'après-Concile, mais aussi et surtout sur *une notion exprimée par le cardinal Kasper*, selon lequel « la mission au sens strict ne peut pas s'exercer à l'égard des juifs, puisqu'ils croient en le seul et vrai Dieu »². Mais de *quels* juifs le cardinal Kasper parle-t-il? Ceux qui vivaient avant le Christ croyaient

certainement en le vrai Dieu, tel qu'il s'était révélé jusqu'alors; mais ceux qui ont vécu après le Christ et qui l'ont rejeté ne croient plus en le vrai Dieu. L'accomplissement de la Révélation par la venue du Messie, c'est-à-dire par l'Incarnation de Notre-Seigneur et l'effusion du Saint-Esprit, qui donne naissance à l'Église, démontre que le « vrai Dieu » est un et trine, et que quiconque renie le Christ ne peut pas croire en Dieu. Cette vérité n'a certainement pas été cachée aux juifs : « Je vous ai donc dit que vous mourrez dans vos péchés car, si vous ne croyez pas que je suis le Messie, vous mourrez dans vos péchés [...]. Celui qui écoute ma parole et qui croit en Celui qui m'a envoyé a la vie éternelle, et il n'est pas mis en jugement, mais il est passé de la mort à la vie [...]. Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi? [...]. Celui qui me hait, hait aussi mon Père » (*Jean* 8, 24; 5, 24; 14, 10; 15, 23).

2.1.3 La mission d'Israël selon les rabbins

Dans la partie du document écrite par les juifs, on affirme : « Il devrait être clair que toute tentative missionnaire des chrétiens à l'égard des juifs est en complète antithèse avec la notion judaïque selon laquelle c'est l'Alliance elle-même [avec Dieu] qui constitue la mission [autrement dit : le peuple juif a déjà sa “mission” du fait de l'élection divine, par l'intermédiaire de l'Alliance]. Dans le même temps, il faut mettre en relief le fait que, malgré l'Alliance [qui impliquerait l'obligation de la “mission” envers les autres peuples, privés de la Révélation], il n'y a aucune nécessité que les nations se convertissent au judaïsme. L'humanité en général a besoin de certaines vérités théologiques fondamentales, comme la foi en l'unité de Dieu [nous savons que ce genre d'affirmation a une signification anti-trinitaire], et de pratiquer des vertus sociales, nécessaires et compréhensibles à tous, qui conduisent à la création d'une société juste. Mais l'humanité n'a pas besoin du judaïsme pour racheter l'individu et la société. *Les hommes pieux de toutes les nations auront une place dans le monde futur*. Toutefois, le monde a besoin de la perfection (needs perfection). Chrétiens et juifs ont une conception très différente de l'espérance messianique contenue dans cette exigence de perfection; mais, qu'il s'agisse du Messie comme le comprennent les juifs [le Messie est le peuple juif lui-même, en tant que peuple élu], ou de la seconde venue du messie des chrétiens, nous avons en commun [juifs et chrétiens] la conviction de vivre dans un monde non racheté, qui doit être guéri. Pourquoi, alors, ne pas travailler en commun? [...] Nous avons travaillé ensemble par le passé pour faire avancer la cause de la justice sociale. Nous avons marché ensemble pour les droits civils, pour les droits des ouvriers, des pauvres et des marginaux... »³.

Les juifs, affirme le document, ne ressentent nul besoin de convertir les autres; pourquoi les chrétiens devraient-ils ressentir ce besoin? Oui,

1. Nous citons des passages de la *Déclaration conjointe* intitulée *Reflections on Covenant and Mission* [Réflexions sur l'Alliance et la Mission], publiée le 12 août 2002 par des délégués de la Conférence Épiscopale nord-américaine et par le *National Council of Synagogues* des États-Unis. Face aux polémiques suscitées par ce document, des membres de la Conférence Épiscopale mentionnée ont déclaré qu'il n'avait qu'un caractère officieux. Toutefois, ce document ne contredit aucunement, à notre avis, la façon de penser et d'agir dominant actuellement au Vatican, en ce qui concerne les rapports avec le judaïsme (et, à bien y regarder, avec toutes les religions).

2. *Doc. cit.*, p. 7. Le passage de Kasper est extrait de *Dominus Iesus*, déclaration prononcée à l'ouverture de la 17^e rencontre de l'International Catholic-Jewish Liaison Committee, à New York, le 1^{er} mai 2001, en

sa qualité de président de la « Commission pontificale pour les relations avec les juifs » (*Doc. cit.*, p. 6). Il est aussi président du « Conseil pontifical pour la promotion de l'Unité des Chrétiens ».

3. *Doc. cit.*, p. 12 et 13. Le fait que les hommes

pourquoi? Et pourquoi exiger de l'Église nord-américaine qu'elle s'engage *formellement* à ne pas chercher à convertir les juifs? Ne serait-ce pas pour se mettre dans une position de supériorité, derrière le paravent du respect de la liberté de conscience, en sapant à la base la raison d'être même de l'Église catholique, car si elle n'est pas le nouveau, vrai et *unique* Israël, celui de l'Esprit, fidèle à la Révélation, alors elle n'est *rien*? Mais ces rabbins qui s'expriment ainsi, quelle idée ont-ils de leur propre foi, des *Prophètes*, par exemple? Ils les citent surtout pour réaffirmer l'élection d'Israël comme « lumière des nations » pour que les peuples en soient frappés et méditent sur la valeur *exemplaire* de son aventure historique de peuple élu :

« Comment se manifeste la puissance de Dieu? Elle se manifeste dans la vie des nations, y compris l'ascension et la chute de la nation d'Israël. Et il est bien clair dans la Torah [Pentateuque] et dans les livres prophétiques que la souffrance d'Israël doit être comprise comme un témoignage du pacte de Dieu avec Israël. Mais ce qui n'a pas été compris, du moins complètement, c'est le fait que Dieu veut que les nations voient la rédemption d'Israël et en soient frappées (and be impressed). C'est ce que Dieu veut que le Pharaon et l'Égypte voient, outre la simple libération d'Israël de la Servitude. En effet, la rédemption doit être publique, pleine de signes et de miracles, puisque son but est d'enseigner à la grande nation égyptienne la puissance, la gloire, l'intérêt de Dieu à racheter ceux qui étaient esclaves. C'est en ce sens qu'Isaïe parle des juifs comme "lumière des nations" : "Je relève les tribus de Jacob et je rétablis les réchappés d'Israël : Je ferai de toi la lumière des nations, afin que mon salut parvienne jusqu'aux extrémités de la terre" ⁴. Les nations regarderont, elles verront la rédemption du peuple juif et en demeureront stupéfaites [notez bien : les rabbins ne disent pas, dans l'esprit authentique d'Isaïe, "elles se convertiront"; ils disent au contraire : "et elles demeureront stupéfaites" – and they will be amazed]. Elles apprendront donc, si elles ne l'ont pas déjà fait [à leurs dépens] que le Seigneur, le Dieu d'Israël, réta-

blit son peuple dans sa terre [...]. Nous passons une bonne partie de notre temps à méditer sur nos péchés, mais le contenu du message divin n'est pas la souffrance. C'est le pouvoir du repentir et le pouvoir de Son amour, comme il se manifeste dans la rédemption d'Israël. Une des nécessités fondamentales de la théologie est donc de se détacher du message de la souffrance. Le grand message de Dieu concerne le pouvoir de la rédemption. Le grand espoir des juifs, c'est leur rédemption et la reconstruction de leur État-nation. Le témoignage à rendre est celui de Dieu qui rachète son peuple » ⁵.

C'est la traditionnelle vision judéo-centriste qui est réaffirmée ici, non sans quelques nuances sionistes. Peu importe, donc, que les nations se convertissent à la parole de Dieu, ce qui importe, c'est qu'elles voient en Dieu le Dieu d'Israël, Celui qui a rétabli le peuple élu dans la gloire (messianique) de l'État-nation. Ce n'est pas la « souffrance », mais la puissance terrestre, revêtue d'une aura messianique, qui constitue le contenu de la « rédemption », en ce qui concerne Israël. Ce rejet proclamé de la « souffrance » par la « théologie » reflète le traditionnel optimisme mondain matérialiste du judaïsme post-chrétien, qui nie l'existence du péché originel, et doit être lu suivant une clé anti-chrétienne, car l'acceptation de la souffrance, en obéissance parfaite à la volonté divine, est la voie choisie par le Verbe incarné pour nous racheter du péché; en dévalorisant le caractère rédempteur de la souffrance, on dévalorise toute l'éthique chrétienne, et on jette le discrédit sur le dogme de l'Incarnation.

Quelle est alors la « mission » des juifs à l'égard de l'humanité? « Le message de la Torah est un message de paix, la lumière qui en émane envoie un message de paix, qui devrait régner sur le monde entier » ⁶. Le topos rhétorique de la paix est aujourd'hui le coagulant de tous les syncrétismes. Les juifs, avec tous les hommes de bonne volonté, doivent naturellement se battre pour la paix, pour la défense des opprimés, et donc pour une société *mondiale* plus juste, se plonger dans les luttes civiles « pour faire avancer la cause de la justice sociale ». Leur mission est donc surtout *politique*, cela ressort clairement de leur façon de s'exprimer, typique des intellectuels progressistes, sans oublier le fait (dont les non juifs doivent être bien conscients) qu'ils représentent l'Israël-lumière des peuples, ce qui les place, à leurs propres yeux, dans une position d'élection particulière. En définitive, c'est toujours la même « mission » qui est proposée : la vision sécularisée, attribuée à tort aux Prophètes; l'utopie funeste d'une « perfection » terrestre qu'il faudrait réaliser par ces moyens humains que sont les luttes pour les « droits civils », en réalité des luttes sociales infestées par l'esprit de faction, par la haine, par le désir de pouvoir, par la volonté de se libérer de toutes les lois, porteuses de toutes sortes de maux et d'injustices. En ce qui concerne les chrétiens, le message semble clair : que les chrétiens s'en tiennent à leur foi, sans penser à convertir les autres; que tous travaillent ensemble pour une société meilleure, au niveau mondial. Tout compte fait, avec mille

circonlocutions, ce que dit *Gaudium et Spes* n'est pas très différent. Nous ne sommes pas des spécialistes de la galaxie que constitue le judaïsme américain, mais la *Déclaration conjointe* semble indubitablement provenir, par divers aspects, du rabinat *libéral*, dont beaucoup de synagogues, parmi les « droits civils » à imposer et défendre dans le monde guéri et purifié des injustices, le monde « politiquement correct » qu'ils appellent de leurs vœux, comptent aussi le « droit » des homosexuels à voir reconnues comme « mariage » leurs cohabitations contre nature.

Le document des rabbins affirme qu'il existe une « loi universelle générale que tous les peuples ont l'obligation d'observer » ⁷. Elle se compose des « huit commandements applicables à tous les hommes ». Ce sont : « 1. la création de cours de justice pour imposer la domination de la loi sur la société; l'interdiction 2) du blasphème; 3) de l'idolâtrie; 4) de l'inceste; 5) du parjure; 6) de l'effusion de sang; 7) du vol; 8) de la consommation de viande d'un animal vivant » ⁸. Dans la *Déclaration conjointe*, les rabbins proposent donc à l'humanité (et à l'Église catholique) des articles semblables à ceux que leurs ancêtres, avant le Christ, proposaient aux païens pour les faire adhérer à une forme amollie de judaïsme, celui des « dévots » ou des hommes « craignant Dieu ». Mais cette ancienne initiation, bien que légère, exigeait une profession de monothéisme, en le « Dieu unique spirituel, créateur du tout, seigneur de tous les hommes », profession qui, sauf erreur de notre part, est ici totalement absente, alors que l'on conserve des pratiques formelles comme celles relatives à l'interdiction de certains aliments. C'est un reflet du purisme légal pharisaïque, dont Notre-Seigneur nous a libérés une bonne fois pour toutes. Et les délégués de la Conférence Épiscopale nord-américaine acceptent qu'il soit de nouveau pris en considération par les évêques, dans un document partagé avec les rabbins? Le point 5) mentionne l'interdiction de l'inceste. Et les autres actes impurs, comme la fornication, les actes contre nature? Doit-on penser que, pour les auteurs du document, hormis l'inceste, tout est permis?

2.2 L'islam

Nous avons déjà vu de quelle façon le prof. May met en relief les graves responsabilités de Jean-Paul II et de l'œcuménisme actuel en ce qui concerne la complaisance de la hiérarchie à l'égard de l'islam. Nous allons à présent compléter son commentaire.

La faute initiale revient au Concile : « Vatican II a accordé aux musulmans l'estime de l'Église, et tracé une image positive de leur religion [Næ, 3]. Ce faisant, il a donné une image déformée de l'islam. L'islam est un mélange d'éléments tirés du judaïsme, du christianisme, du gnosticisme. Mahomet n'est pas un prophète de Dieu. Le Coran n'est ni un livre inspiré, ni un livre saint. Le Concile a complètement négligé la poussée expansionniste agressive de l'islam "par le feu et l'épée" » ⁹. Et s'il s'était

« pieux » ou « justes » de toutes les Nations se sauvent-est-il une opinion partagée par tout le judaïsme? Et qu'entend-on exactement par homme « pieux » ou « juste »?

4. *Isaïe*, 49, 6. Il s'agit d'un célèbre passage du chapitre du *Serviteur souffrant rédempteur du monde* (figure de Notre-Seigneur), que les juifs interprètent d'une façon manifestement différente de celle des chrétiens (le « serviteur souffrant » serait le peuple juif en tant que tel), et que les chrétiens traduisent ainsi : "C'est trop peu que tu sois [Vulg : Parum est ut sis] mon serviteur – pour rétablir les tribus de Jacob – et pour ramener les réchappés d'Israël : Je ferai de toi la lumière des nations, afin que mon salut parvienne jusqu'aux extrémités de la terre » (Luther et les autres protestants traduisent de la même façon). Dans l'interprétation judaïque, au contraire, le contenu essentiel de la prophétie n'est pas le salut à porter aux peuples, mais le rétablissement d'Israël. C'est ce rétablissement d'Israël dans sa position de peuple élu et sur sa propre terre qui constitue objectivement, nous indique-t-on, une « lumière pour les nations ».

5. *Doc. cit.*, p. 10.

6. *Doc. cit.*, p. 10.

7. *Doc. cit.*, p. 12.

8. *Ibidem*.

9. *May, op. cit.*, p. 190.

limité à cela ! Il a donné une représentation *théologiquement incorrecte* de la croyance musulmane sur des points capitaux, étroitement liés entre eux, de sa foi en le vrai Dieu et de sa « christologie ».

Le prof. May note que l'affirmation conciliaire selon laquelle les musulmans adoreraient « avec nous [c'est-à-dire "comme nous"] le seul Dieu » (LG, 16) devrait « être revue d'un point de vue critique, dans la mesure où leur représentation de la divinité est, dans son essence, différente de la représentation chrétienne. Quand le Concile affirme que les musulmans adorent le Dieu "qui a parlé aux hommes" [Næ, 3], il provoque la fatale équivoque qui laisse entendre que Mahomet serait un vrai prophète, puisque ses disciples sont convaincus que la révélation unilatérale et exclusive, dont il s'est fait le propagateur, vient d'Allah [c'est-à-dire de la divinité]. De cette façon, l'islam est en quelque sorte élevé au rang de religion légitime ».

L'opposition essentielle entre islam et christianisme – poursuit le prof. May – n'est mentionnée par le Concile que dans une remarque secondaire : « bien qu'ils ne reconnaissent pas Jésus comme Dieu, ils le vénèrent néanmoins comme prophète » [Næ, 3]. Mais ce respect pour Jésus comme prophète [attention : prophète de l'islam, prédécesseur imaginaire de Mahomet !] ne démontre rien, car c'est la nature divine de Jésus qui constitue la dignité et l'importance du message chrétien. Les musulmans nient qu'il soit mort sur la croix [ils considèrent ce fait comme un mensonge des chrétiens, car ils professent une sorte de *docétisme*, une hérésie gnostique répandue avec d'autres hérésies en Arabie au temps de Mahomet, selon laquelle la souffrance physique du Seigneur n'aurait été qu'apparente, car un Dieu ne peut pas souffrir; par conséquent la mort sur la croix aurait été apparente, ou celle de quelqu'un d'autre]¹⁰, et ils ne lui attribuent aucune mission salvifique. Pour eux, il n'est pas le Sauveur [pour eux, il est simplement un homme, aimé de Dieu en tant que précurseur de Mahomet !]. De tout cela, les textes de Vatican II ne disent mot ».

10. Le passage coranique qui nie la crucifixion est parmi les plus obscurs. Ce qui est certain, c'est qu'il ne comporte aucune reconnaissance de la nature divine du Christ : « selon les commentateurs, les apparences de Jésus auraient été transportées sur un autre individu, qui aurait ainsi été crucifié à sa place. Il est certain que Mahomet n'admit pas la crucifixion, mais l'Ascension, il semble toutefois que ce soit sous la forme d'un corps terrestre, et non transfiguré » (commentaire de L. Bonelli sur la sourate 4 : 156, dans sa version « *Le Coran* », Milan, 1983, p. 89). Cette version est à recommander pour sa fidélité au texte. Dans sa version, le commentateur Alessandro Bausani, évoquant le même passage, nous informe que « les exégètes musulmans fournissent même le nom du sosie de Jésus, qui aurait été un certain Serge [sic]. Le Coran nie la crucifixion (et, semble-t-il la mort, en général, de Jésus), mais il admet l'Ascension. [Selon l'exégèse dominante] Jésus serait encore vivant [mais non pas comme Dieu] en des lieux célestes, et avant sa mort (quand il reviendra sur terre pour annoncer le Jugement Dernier), tous les juifs croiront en lui [...] et, ajoutent les musulmans, les chrétiens aussi croiront en

2.2.1 L'islam persécute les chrétiens avec une vigueur renouvelée

Le Concile a également voulu montrer qu'il appréciait la *morale musulmane*. En effet, le prof. May poursuit : « Quand le Concile certifie que les musulmans "ont en estime la vie morale" [Næ, 3], nous devons nous demander : comment se présente la morale de l'islam ? Elle permet la polygamie (Cor. 4 : 3), et donne au mari le droit de battre sa femme désobéissante (Cor. 4 : 38) : "celles dont vous craignez la désobéissance, réprimandez-les, couchez-les dans des lits séparés et battez-les". Dans leur Paradis, plusieurs vierges "à la poitrine généreuse, et du même âge" sont promises aux hommes (78 : 33). La guerre sainte, à laquelle tous les musulmans sont tenus de participer, menace tout le monde non musulman (2 : 216; 9 : 123; 47 : 35). Telle est la vision musulmane de la vie éthique » (*op. cit.*, p. 191). À cette brève esquisse nous ajouterons que le régime matrimonial islamique, outre la polygamie, permet aussi le divorce, le concubinage (illimité avec les esclaves), la répudiation, et que l'esclavage n'a jamais été aboli par la sharia (réglementation de type coutumier et casuistique, fondée sur le Coran et sur la tradition sunnite).

Vatican II, on le sait, a poussé au dialogue avec les musulmans [Næ, 3]. Cela revient, remarque le prof. May, à « méconnaître complètement la nature de l'islam », un monde qui ne reconnaît pas les « droits de l'homme » au sens occidental, ou qui du moins ne les respecte pas. La liberté religieuse est pour lui une notion complètement « étrangère », elle est absente de presque tous les pays musulmans (*ibidem*, p. 192). Étant donné que, dans la société islamique, il n'y a pas de séparation entre religion et politique (il ne peut pas y en avoir, car les règles de la vie sociale et la forme de gouvernement viennent toujours du Coran et de la sharia), la religion est, à très peu d'exceptions près, « religion d'État » (*ibidem*). L'État, dans la notion islamique, n'est pas « neutre », il doit garantir le maintien de l'islam et promouvoir son expansion : « Dans l'islam, une règle absolue est en vigueur : les musulmans doivent dominer les non musulmans ». En conséquence de quoi, « les chrétiens ne jouissent pas, dans les États musulmans, des mêmes droits que les musulmans. Ils sont maintenus dans une position de subordination et sont socialement discriminés. Les femmes musulmanes ne peuvent pas épouser un non musulman. Dans beaucoup de ces pays, les chrétiens sont purement et simplement persécutés. Le droit positif interdit la conversion au christianisme, avec des menaces de peines sévères. L'abandon de la religion musulmane fait de l'individu un sans-patrie, exclu de toute société musulmane [sauf erreur de notre part, selon la sharia, tout musulman peut tuer l'apostat sans commettre de crime] » (*ibidem*). La « tolérance religieuse », pour les musulmans, se résume en réalité à ceci : « les disciples des religions du Livre [juifs et chrétiens] ne doivent pas être convertis par la lui, qui prêchera alors l'islam [sic, et ils se feront musulmans par le Christ !] » (*Le Coran*, trad. et comm. de A. Bausani, Florence, 1978, p. 532). Tout catholique conviendra que cet incroyable galimatias ne peut certainement pas être attribué à une inspiration du vrai Dieu !

force » (*ibidem*, p. 193).

Les seuls États musulmans dans lesquels les chrétiens jouissent d'une relative liberté de culte inscrite dans les lois sont la Jordanie, la Syrie, l'Irak de Saddam Hussein, mais la situation, commente l'auteur, « semble s'être détériorée après l'occupation américaine [même si la nouvelle constitution semble garantir les droits des chrétiens] » (*ibidem*). Il s'agit d'une liberté limitée, garantie par les lois ou les gouvernements, alors que s'accroît la pression de la masse musulmane à l'égard des chrétiens. Même dans des pays comme l'Égypte et la Turquie, qui sont ceux qui ont été les plus influencés par le modèle laïque occidental (aconfessionnel) d'État, la situation n'est pas brillante. En Turquie, la minorité chrétienne, qui était autrefois importante, a presque disparu, tandis que le Maroc, « qui garantit dans sa constitution la liberté religieuse, interdit toutefois toute activité missionnaire » (*ibidem*). L'intolérance est très dure en Arabie Saoudite, au Pakistan, en Malaisie, dans les États musulmans du Nigeria, au Soudan, en Indonésie (*ibidem*, pp. 193-194). En Algérie, et surtout au Soudan, il y a eu et il y a encore des assassinats et des massacres systématiques de chrétiens (*ibidem*). Par ailleurs, tout le monde se souvient de ce qui est arrivé à la petite mais florissante communauté catholique maronite du Liban (*ibidem*), décimée et presque détruite par les guerres menées contre elle surtout par les druzes (une secte islamique particulièrement agressive) et par les palestiniens, avec divers appuis internationaux.

À de rares exceptions près, *l'asservissement et la persécution*, une survie toujours plus précaire et difficile, caractérisent la situation actuelle des chrétiens dans le monde musulman. Dans une telle situation, quel sens cela a-t-il de parler de « dialogue » ? L'islam utilise le dialogue à ses fins de conquête. Et ce faisant, il faut le reconnaître, il est cohérent avec lui-même ; ce sont ceux qui l'invitent à « dialoguer » (au lieu de chercher à le convertir) *qui ne sont pas cohérents avec eux-mêmes*, et qui manquent gravement à leurs devoirs ! « L'islam cherche, par tous les moyens, à gagner de nouveaux adeptes, qu'ils proviennent de l'animisme ou du christianisme. Pour atteindre ce but, il utilise aussi des appâts matériels (attribution d'emplois, subsides accordés à l'enfance et à la jeunesse), mais sans négliger les pressions et les menaces » (*ibidem*, p. 195).

Tandis que l'islam reste fidèle à ses méthodes, notre autorité ecclésiastique semble avoir perdu *le sens même* du prosélytisme catholique : « L'évangélisation se réfère à une réalité complexe qui n'est pas comprise quand on la réduit à une simple recherche de nouveaux candidats au baptême [sic]. Elle est la continuation de la mission de Jésus-Christ, qui a incarné la vie du royaume de Dieu [qu'est-ce que cela veut dire ?]. Comme l'a expliqué Sa Sainteté Jean-Paul II, "le royaume [de Dieu] est la préoccupation de tous : individus, société, monde [à vrai dire, à observer le comportement de la majorité des gens, on ne le dirait pas]. Travailler pour le royaume signifie reconnaître et promouvoir l'activité de Dieu, qui est présent dans l'histoire humaine et la transforme. Construire le royaume signifie travailler pour la

libération du mal sous toutes ses formes...» (*Redemptoris Missio*, 15) ». *Évangéliser* ne veut donc plus dire viser le baptême des non croyants, les faire entrer dans l'Église pour la gloire de Dieu et le salut de leur âme ; cela signifie travailler avec eux, dans le plein respect de leurs religions, qui ne viennent pas du vrai Dieu, pour « libérer du mal sous toutes ses formes » l'humanité qui agit dans l'histoire, travailler donc pour la paix, pour l'union mondiale des peuples et des religions, sous la conduite spirituelle de Karol Wojtyła¹¹.

La diminution, la quasi-extinction de différentes communautés chrétiennes présentes, malgré tout, depuis des siècles dans les sociétés islamiques, démontre encore une fois que « là où domine l'islam, le christianisme est arraché à la racine » (*ibidem*). En effet, précisons-nous, on a l'impression, surtout à partir de la révolution khomeyniste, d'assister à une tentative de plus en plus radicale d'éliminer *complètement* la présence chrétienne des sociétés islamiques, par tous les moyens. Nous voudrions également ajouter que le dépérissement de ces communautés chrétiennes semble être allé de pair avec la mise en route progressive des « réformes » voulues par Vatican II, et le début du « dialogue » avec l'islam. Il doit s'agir d'une coïncidence.

À ce sombre tableau, poursuit le prof. May, il faut ajouter celui de l'actuelle expansion de l'islam en Afrique et en Europe : « En Italie, on compte dix mille conversions à l'islam » (*ibidem*, p. 195. En Allemagne, le chiffre est certainement plus élevé). Il y a aussi les mariages mixtes : « la moitié des femmes chrétiennes qui épousent un musulman se convertit à l'islam » (*ibidem*). En Europe vivent dix millions de musulmans (un chiffre qui semble supérieur à celui de tous les chrétiens qui survivent actuellement dans le monde musulman). « Ces dix millions [estimation de l'an 2000] sont l'avant-garde de nouvelles croissances, d'une nouvelle pénétration. En Allemagne, il y avait en 2000 trois millions de musulmans. Ils possèdent des milliers de mosquées et des quartiers. Ils cherchent habilement à acquérir un poids politique et économique. Ils achètent de plus en plus de biens immobiliers. Ils ne peuvent ni ne veulent s'intégrer [s'intégrer irait à l'encontre des commandements de leur religion, qui leur impose l'obligation morale, juridique et politique de conquérir le monde entier à l'islam : ce sont les "infidèles" qui doivent "s'intégrer" à eux, c'est-à-dire se convertir ou se soumettre] » (*ibidem*, p. 195-196).

2.2.2 Morale musulmane et décadence occidentale

Cette déprimante énumération pourrait continuer. Nous nous limitons à citer, pour sa signification emblématique, la plainte de l'archevêque de Sarajevo, le cardinal Vinko Puljic : « Les pays occidentaux construisent [en Bosnie, avec l'argent de leurs contribuables respectifs] des maisons et des routes, les pays musulmans, eux, ne construisent que des mosquées » (*ibidem*, p. 196). Le fait est, remarque le prof. May, que « les sociétés occidentales pourrissent

dans l'hédonisme. La diffusion de la dénatalité et de l'avortement a donné lieu à une véritable catastrophe démographique. Les peuples musulmans sont prêts à prendre la place de notre civilisation décadente » (*ibidem*). En sera-t-il ainsi ? On le dit de plusieurs côtés. À la vérité – on peut le lire dans les journaux – l'hédonisme de l'Occident n'est pas sans exercer son influence aussi sur les musulmans, surtout les plus jeunes. On ne peut pas dire non plus que, dans les pays musulmans, les mœurs soient aussi intègres que ne le laisse entendre l'apparence extérieure rigide, imposée avec sévérité (et qui a au moins le mérite – il faut le reconnaître – d'empêcher l'étalage des indécentes et obscénités publiques qui nous affligent depuis déjà trop longtemps dans l'Occident déchristianisé). Selon Carmen Ben Laden, même dans un pays comme l'Arabie Saoudite, l'homosexualité, la drogue et le Sida seraient assez répandus¹².

Certains États islamiques ont, depuis quelque temps, imposé la peine de mort pour le crime d'homosexualité. Est-ce le signe d'un phénomène que l'on ne parvient pas à contrôler par d'autres moyens ? Difficile de répondre. Même là où il n'y a pas de peine de mort, on note, de la part des gouvernements, une attitude plus rigide à l'égard de cette déviation, condamnée par le Coran et toutefois souvent tolérée, du moins sous certaines de ses formes. L'intellectuel sioniste socialiste triestin Giorgio Voghera, qui émigra en Israël en 1938, partisan d'un nouvel (et utopique) ordre de type socialiste entre juifs et arabes, écrivait que, parmi les mœurs (inacceptables) qui différencient les deux peuples, il y avait la tolérance que montraient les Arabes à l'égard des « couples de garçons homosexuels qui se promènent en se tenant la main ». À ce propos, Carmen Ben Laden remarque avec stupeur l'existence de la même pratique répréhensible dans l'Arabie Saoudite de notre époque : dans ce pays, deux hommes peuvent se tenir par la main en public, tandis qu'un mari ne peut pas tenir sa femme par la main en public, car il violerait une règle à caractère religieux. Par ailleurs, le droit de la famille islamique contient des règles et des institutions qui pour nous sont non seulement inacceptables, mais aussi *immorales*, comme la polygamie, sans parler du concubinage et du mariage provisoire ; des mœurs et des coutumes étrangères à toute la tradition civile de l'Occident, depuis les temps les plus anciens (qu'on se souvienne de l'austérité de la conception du mariage romain – rigoureusement monogamique et de fait indissoluble – dans la société romaine la plus ancienne).

Tout ceci considéré, quel droit les musulmans

12. Carmen Ben Laden, *Le voile déchiré. Ma vie dans le clan des Ben Laden*. Rappelons que, par le passé, l'odieuse pratique des turcs consistant à enlever périodiquement des enfants chrétiens dans les zones qu'ils occupaient semblait motivée, entre autres, par une composante pédophile, car une partie de ces enfants « était destinée à satisfaire les inclinations homosexuelles des sultans ou autres dignitaires » (Georg Schreiber *Les Turcs. Sur les traces d'un grand empire*, 1980. Sur la pédérastie notoire du fameux sultan Mahomet II, dit « le conquérant » - 1432-1481 – voir Franz Babinger, *Mahomet le Conquérant*, 1953).

ont-ils de se sentir supérieurs à nous ? Pourquoi ne regardent-ils pas la poutre dans leur œil ? Le fait est que l'hédonisme de l'Occident a atteint un tel niveau qu'on peut même le placer sous le modèle musulman – pourtant peu exaltant – de vie « éthique ». Quelque tolérance qu'il puisse y avoir de fait pour l'homosexualité, quelque inacceptable moralement que soit dans son ensemble l'institution familiale musulmane, quelque formaliste et extérieure que soit en général la morale de l'islam, il reste le fait que celle-ci n'autorise ni la mère célibataire, ni la liberté d'avorter, ni le « mariage » homosexuel. En Occident, aujourd'hui, c'est hélas une notion pervertie de la liberté qui domine, au nom de laquelle la femme peut, si elle le veut, avoir un ou plusieurs enfants sans jamais se marier, puisque l'État les entretient par de larges subsides, souvent plus élevés que le salaire initial d'un jeune souhaitant fonder une famille ; si elle veut avorter, elle peut le faire librement presque partout (l'Irlande – pays par ailleurs ultra sécularisé – est peut-être le seul pays où l'avortement est encore considéré comme un crime, mais la pression de certaines forces politiques pour le légaliser est de plus en plus forte) ; si elle est homosexuelle, elle peut « se marier », dans certains pays et bientôt dans d'autres, avec une représentante de son sexe et même procréer artificiellement, pour donner un enfant à sa « compagne », ou au moins adopter des enfants ! Idem pour les homosexuels masculins, qui peuvent, toujours grâce aux soi-disant progrès de la science, faire porter par des femmes des enfants conçus avec leur sperme, puis les élever comme leurs propres enfants. Pour autant que nous sachions, toutes ces infâmes aberrations, qui pervertissent l'ordre naturel établi par Dieu pour la procréation et la famille, et allument de plus en plus sa colère sur nous, *n'existent pas* dans les sociétés musulmanes.

Ce ne sont certainement pas l'Église catholique ni la philosophie et l'éthique catholique qui sont responsables de cette décadence. La responsable, c'est la pensée laïque, ennemie du catholicisme, et qui se complait à proclamer le droit à une liberté dégagée *de toute loi*, à commencer par la loi divine. Cette distinction importe peu aux musulmans, qui voient s'approcher le moment, désiré depuis des siècles, de la conquête de Rome et de l'Europe, sans devoir répandre une goutte de sang, grâce à l'*implosion* des peuples autrefois chrétiens, qui semble irréversible, et à laquelle ils opposent une pression démographique constante, soutenue par une foi religieuse conquérante et dominante. Est-ce donc la punition que le vrai Dieu s'appête à nous infliger pour nos fautes : une Europe unie destinée à tomber un jour non loin des mains de l'islam ? C'est ce qu'il paraît. Mais la situation en serait-elle arrivée à ce point si la hiérarchie de l'Église catholique avait continué à faire son devoir, si elle avait continué à s'opposer à la vision sécularisée d'un côté (vision que les schémas préparatoires du Concile, que l'on a réussi à faire sauter, condamnaient de façon détaillée), et aux fausses religions de l'autre côté ? Cette hiérarchie, au contraire, a voulu *adapter* le dépôt de la foi aux pseudo-valeurs du siècle, par un compromis, en abandonnant de fait, avec l'œcuménisme, la perspective surnaturelle qui doit être la sienne.

11. Nous avons cité, on l'aura compris, la *Déclaration conjointe* mentionnée plus haut.

C'est seulement au nom de cette perspective, qui est celle du salut, que Notre-Seigneur a institué son Église, pour la conversion de toutes les nations de la terre; il faut redire que *seule la fin surnaturelle justifie l'existence de l'Église, le vrai Israël, celui de l'esprit* : les œuvres de solidarité, d'assistance sociale, de médiation politico-diplomatique, constituent ce qui a justement été appelé le « christianisme » secondaire, lié aux nécessités contingentes, temporelles. L'actuelle mise entre parenthèses du surnaturel explique la renonciation à la mission, à la conversion des peuples. Par conséquent, la conception qui tend de plus en plus à s'imposer, dans la hiérarchie actuelle, est celle qui fait du Pape une sorte de *Vicaire de l'Humanité*, de chef charismatique de toute l'humanité, dont la mission spécifique n'est plus de convertir cette dernière au Christ, mais au contraire de l'unifier (au plan temporel) *dans la paix*, c'est-à-dire de la faire vivre dans l'accord pacifique de toutes les religions existantes, sous un gouvernement unique mondial (démocratique), reconnu et accepté par tous les États. Il s'agit, chacun peut s'en rendre compte, d'une utopie insensée et mégalomane; d'une hérésie monstrueuse, qui n'avait encore jamais été professée, qui dénature et bouleverse la figure et la mission du Pontife Romain, réduit à n'être qu'une caisse de résonance médiatique de la rhétorique universelle sur l'égalité et la fraternité entre les peuples. Comment s'étonner que la colère divine se soit abattue sur l'Église hiérarchique et militante, toujours plus sur le déclin, et sur les États autrefois catholiques, sous l'emprise croissante de leurs vices et de leurs ennemis, troupeaux sans pasteurs? Comment s'étonner que, dans l'égarément et dans le vide spirituel provoqués par le dialogue œcuménique, le Dieu unique de Mahomet ait commencé à exercer une certaine fascination sur les esprits, désireux de transcendance? Nous savons que l'homme ne vit pas seulement de pain. Si la majorité de la hiérarchie actuelle semble l'avoir oublié, la justice de Notre-Seigneur le lui rappelle, laissant avancer l'Antéchrist.

2.2.3 « Christologie » apocryphe et fantaisiste du Coran, absurdité du « dialogue »

Pour revenir au livre du prof. May, nous concluons notre commentaire en nous arrêtant sur la mention qu'il fait de quelques passages du Coran qui traitent du christianisme, tous hostiles à ce dernier, pour ne pas dire agressifs (*op. cit.*, pp. 196-198). Notre religion est, pour les musulmans, « insuffisante et hérétique » : ses disciples iront tous en enfer, de même que tous les autres non musulmans, ils sont même déjà condamnés (Cor., 3 : 79. Dans l'islam, il n'existe pas de doctrine semblable à celle (catholique) du baptême de désir). Les dogmes de la Très Sainte Trinité et de l'Incarnation sont, pour le Coran, d'horribles blasphèmes : à quiconque associera à Dieu d'autres divinités, Dieu interdira l'entrée au paradis, et sa demeure sera le feu, et les hommes iniques n'auront pas de secours » (Cor., 5 : 76). Ceux qui disent : « Le Messie est le fils de Dieu » se trompent gravement et sont maudits de Dieu. Nous avons ensuite la célèbre sourate de quatre versets, ouvertement antitrinitaire, dite *du culte sincère* : « Dis : lui, Dieu, est un; Allah, l'éternel : Il n'a pas engendré, ni n'a été engendré; Et

personne ne lui est égal » (Cor., 112; *op. cit.* pp. 196-197).

Jésus, nous l'avons déjà dit, n'est pour le Coran qu'un homme [bien qu'exceptionnel, à qui Dieu a donné des facultés spéciales], prophète surtout parce que considéré comme précurseur de Mahomet [il aurait annoncé sa venue (Cor., 61 : 6) mais ses disciples auraient caché la chose, et c'est pourquoi les Évangiles doivent être considérés comme un texte falsifié, à ne pas lire!] : « Le vrai Jésus est celui du Coran, qui lui consacre 108 versets. Mais il est toujours considéré comme un homme, il n'est pas semblable à Dieu, et encore moins Dieu lui-même. Dans le Coran [bien qu'il y soit souvent mentionné], il n'y a aucun culte du Christ » (*ibidem*, p. 197).

Nous précisons quant à nous que, pour les musulmans, *Jésus est un vrai musulman* [sic], c'est-à-dire un « soumis » à Allah (islam = soumission [à Allah]), car il aurait prêché un vrai monothéisme, celui, unique et exclusif, que Mahomet prétend « restaurer » face aux juifs, qui ont divinisé Esdra [sic], et aux chrétiens, qui considèrent le Christ comme le fils de Dieu. Mais comment le Coran attribue-t-il à Notre-Seigneur l'incroyable histoire de l'annonce de Mahomet? De cette façon : « *Souviens-toi*, en outre, quand Jésus, fils de Marie, dit : « Ô fils d'Israël, je suis l'apôtre de Dieu, qui vous a été envoyé, pour confirmer le Pentateuque qui vous a été donné avant moi, et pour annoncer un apôtre qui viendra après moi, et dont le nom sera Achmad »; mais quand *celui-ci* [Mahomet] vint à eux, avec les preuves évidentes [sic], ils [les chrétiens] dirent : - c'est un sortilège manifeste » (Cor., 61 : 6). C'est bien comme un « sortilège manifeste » que dut apparaître aux croyants et qu'apparaît encore la falsification tentée par Mahomet des passages de l'Évangile dans lesquels est annoncée la venue de l'Esprit Saint. Nous lisons en effet qu'« Achmad signifie, comme Muhammad [Mahomet], « le glorieux, le glorifié »; Mahomet fait allusion ici [dans cette sourate] à la promesse du Paraclet, faite par Jésus; Achmad est le grec periclitos (illustre) : c'est pourquoi les musulmans soutiennent que parakletos est une falsification de periklytos ». Donc, ce n'est pas la venue de l'Esprit Saint, le Consolateur, qu'aurait promise Notre-Seigneur : la venue de l'Esprit de Vérité, qui console, éclaire, guide ceux qui croient en Jésus-Christ fils de Dieu et mettent leur confiance dans la Grâce, *venue qui s'est vérifiée de façon sensible* le jour de la Pentecôte, mais c'est la venue de Mahomet, « le glorifié », avec ses femmes et ses concubines, ses guérillas et ses assassinats de prisonniers sans défense, avec sa conception sensuelle et naturaliste du mariage, de la famille et de la vie éternelle; avec sa haine des juifs et des chrétiens (« Chassez les juifs et les chrétiens de la péninsule arabe »), son culte de la violence, (« Le paradis s'obtient par l'épée », « Le mécréant et celui qui le tue ne se rencontreront pas en enfer »). L'absurdité théologique et philologique de cette « interprétation » est confirmée aussi par son évidente *invraisemblance*. En effet, pour quelle raison saint Jean l'Évangéliste aurait-il dû falsifier la référence au « glorifié »? Par envie? Et envers qui? Envers quelqu'un qu'il ne connaissait pas, qu'il ne pouvait pas

connaître et qui lui était annoncé – nous faisons une hypothèse par l'absurde – par le Maître qu'il aimait tant?

La triste situation dans laquelle se trouve aujourd'hui la chrétienté ne fait que renforcer les musulmans dans leur erreur : celle d'être convaincus de posséder l'authentique Révélation, que rien ne peut égaler. « Les musulmans, continue le prof. May, sont convaincus que leur religion est supérieure à la nôtre. Le Coran interdit d'avoir des amis parmi les disciples d'autres religions, y compris la nôtre, donc (sourate 3 : 114). Actuellement, la situation éthico-religieuse des nations dites chrétiennes semble justifier leur jugement. Ils voient combien de chrétiens ont perdu la foi, combien sont renégats ou apostats. Ils voient comment ces derniers rejettent, combattent et vilipendent le christianisme et l'Église. Tout cela les convainc de plus en plus que le christianisme est désormais arrivé à son terme [ils donnent à notre décadence actuelle une interprétation de plus en plus eschatologique]. De façon cohérente, de son point de vue, le Grand Mufti de l'Arabie Saoudite a qualifié les chrétiens [en bloc] de *mécréants* » (*ibidem*, pp. 197).

Dans une situation de ce genre, l'Autorité Suprême ne fait rien d'autre qu'inciter au « dialogue » avec les musulmans. Le dialogue devrait conduire à une « plus grande connaissance et une plus grande appréciation de l'autre ». Mais les musulmans, souligne le prof. May, interprètent (correctement) la recherche du dialogue comme un « signe de faiblesse des chrétiens [qui évidemment n'ont plus la foi, autrement ils ne chercheraient pas le dialogue avec l'ennemi de la foi]. Ce qui intéresse les musulmans, ce n'est pas le dialogue avec les chrétiens, mais le fait de les gagner à l'islam [par la conversion ou la soumission]. Le Grand Mufti d'Égypte a déclaré qu'un dialogue sur les questions dogmatiques ne pourrait que creuser le fossé entre les fois. Comment Jean-Paul II a-t-il pu percevoir de « fructueux rapports » entre l'Église catholique et les religions non chrétiennes (*Osservatore Romano*, 13 / 10 / 2000, p. 11), c'est un authentique mystère. La vérité est la suivante : l'islam est par nature antichrétien. [...] Le dialogue ne donne pas de résultats [au contraire, il fait du mal à l'Église et il avantage ses ennemis], puisqu'entre christianisme et islam demeurent des oppositions fondamentales, tant du point de vue religieux que du point de vue éthique. Chrétiens et musulmans ont des notions très différentes de la dignité de l'homme, des valeurs morales, de la liberté. Cela n'a aucun sens de vouloir asseoir les musulmans à la table des valeurs des chrétiens [pour chercher à construire ensemble un monde soi-disant meilleur] » (*ibidem*, p. 198). La seule chose à faire, c'est de nous en tenir au mandat divin, sans penser aux conséquences pratiques, et donc de faire notre possible pour les convertir, en restaurant la *mission* au sens plein et efficace, ce qui vaut d'ailleurs pour tous les non chrétiens. Ad maiorem Dei gloriam.

Speculator

LE SIGNE DE LA BÊTE : L'AVERSION POUR LA VIERGE MARIE

Un lecteur nous écrit :

« On a toujours interprété *Luc* 1, 34 [« Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ? »] comme la manifestation du vœu de virginité de la Vierge Marie (il me semble qu'elle fait écho à la question de Zacharie à l'Ange dans *Luc* 1, 18). A-t-on forcé l'interprétation du texte par une « construction dévotionnelle », comme disent aujourd'hui certains théologiens ? Je serais heureux de connaître votre avis.

Nous n'avons pas d'« avis » à donner, car la conception virginale de Jésus par Marie n'est pas une question d'opinion, donc discutable, mais un dogme de foi divine catholique définie, c'est-à-dire une vérité révélée par Dieu, attestée par la Sainte Écriture (*Luc* 1, 26 ss, *Mt.* 1, 18 ss) et par la Tradition (Ignace, Justin, Irénée, Origène, etc.) et toujours exprimée par l'Église dans tous les symboles de foi, à partir du symbole des apôtres : « *Qui conceptus est de Spiritu Sancto; natus de Maria Virgine* » ; « *Qui a été conçu du Saint-Esprit; est né de la Vierge Marie.* »

Quand ils parlent de forcer l'interprétation du texte dans le but d'une « construction dévotionnelle », ces « nouveaux théologiens » (nouveaux parce qu'ils ne sont plus catholiques) attaquent donc l'inaffabilité de l'Église. C'est pourquoi, au lieu de donner notre « avis », nous allons voir que l'Église ne « construit » pas, n'invente rien, mais que sa doctrine est solidement enracinée dans l'Écriture Sainte et dans la Tradition, qui sont les deux sources de la Révélation divine.

Dans l'**Ancien Testament**, le prophète Isaïe (7, 14) annonce à la maison de David « *voici, la vierge est enceinte et enfante un fils* » (à noter que l'hébreu *alma*, fiancée, encore vierge, fut rendu dans la traduction grecque des Soixante-dix, et donc en dehors de toute influence chrétienne, par *parthenos*, la « vierge »).

La prophétie d'Isaïe est reprise littéralement par l'Ange dans *Luc* 1, 31 « *Voici que tu concevras et enfanteras un fils* » ; la prophétie est réalisée : la Vierge d'Isaïe est Marie, comme le souligne *Mt.* 1, 22.

Venons-en maintenant au **Nouveau Testament**, au dialogue de l'Annonciation.

Marie dit à l'Ange : « *Comment cela sera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ?* » (*Luc* 1, 34. « Ne pas connaître » a ici le sens hébraïque de ne pas avoir de rapports conjugaux). L'Ange ne résout pas la difficulté en disant : « tu en connaîtras un », mais en affirmant que la conception adviendra d'une façon extraordinaire : « *L'Esprit-Saint viendra sur toi et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre; c'est pourquoi l'enfant qui naîtra sera saint; il sera appelé* [au sens hébraïque de « il sera »] *Fils de Dieu* » et, après avoir révélé la maternité d'Élisabeth, celle qu'on

appelait stérile, il conclut : « *car rien n'est impossible à Dieu* ».

Donc :

- Marie est Vierge quand elle reçoit l'annonce de l'Ange (ce qui est par ailleurs explicitement affirmé en *Luc* 1, 26-27 : « *l'ange Gabriel fut envoyé d'auprès de Dieu... à une vierge... et le nom de la vierge était Marie* »);

- la difficulté soulevée par Marie vient de son vœu ou désir de rester vierge (sur lequel, étant fiancée, elle devait être pleinement en accord avec Joseph);

- l'Ange résout la difficulté en lui expliquant qu'elle deviendra mère miraculeusement, conservant intacte sa virginité.

« Construction dévotionnelle » ? Non : déduction logique.

La conception virginale de Jésus par Marie se déduit aussi logiquement de *Mt.* 1, 18 ss. : « *Marie... était fiancée à Joseph; avant qu'ils eussent habité ensemble, elle se trouva enceinte par la vertu du Saint-Esprit. Joseph, son époux, qui était juste et ne voulait pas la diffamer, pensait à la renvoyer en secret* ». Est-il besoin de « forcer » ce texte pour démontrer que Joseph ne savait rien de ce qui s'était accompli en Marie ?

Après l'intervention angélique, Joseph « *prit chez lui son épouse – nous dit l'Évangile – et, sans qu'il l'eût connue, elle enfanta un fils, et il lui donna le nom de Jésus* » (*Mt.* 1, 25). Ici aussi, a-t-on besoin de forcer le texte dans un but « dévotionnel » pour affirmer que Joseph n'eut aucune part à la conception de Jésus ? Ou devons-nous penser que ces « constructions dévotionnelles » sont l'œuvre des évangélistes, et que donc l'Évangile n'est pas « parole de Dieu », comme l'a toujours cru et enseigné l'Église, mais une parole d'hommes trompeurs, comme les considèrent de fait aujourd'hui les « nouveaux exégètes » et les « nouveaux théologiens » ?

Passons maintenant à la **Tradition**, bien que les « nouveaux théologiens » n'en parlent même pas, partageant avec leurs « frères séparés » (= les protestants rationalistes ou libéraux) le « *sola Scriptura* » sans Tradition, librement interprétée.

La conception virginale de Jésus est attestée à l'unanimité par les Pères de l'Église, unanimité qui, en matière de foi et de morale est un irréfutable témoignage de la Tradition divine, c'est-à-dire de la parole de Dieu transmise de vive voix par le Christ aux Apôtres, et par ceux-ci à leurs successeurs.

- Saint Ignace d'Antioche, dans sa lettre aux chrétiens de Smyrne (1, 1), dit de Notre-Seigneur qu'il est « *natum vere ex Virgine* », « *né réellement d'une Vierge* »;

- Saint Irénée (*Adversus hæreses* 1, 1 c. 10 n. 1) atteste la foi de l'Église en la conception virginale de Jésus;

- Saint Ephrem : « *Je chanterai pour tes*

grâces [ô Seigneur] des hymnes à la Vierge qui devint mère de façon prodigieuse, laquelle est Vierge et pourtant mère ». C'est pourquoi il dit de Jésus qu'il est « *dans les cieux sans mère, sur terre sans père* ».

La même foi est attestée par Justin, Origène et d'autres Pères de l'Église et auteurs ecclésiastiques. Tous coupables d'avoir « forcé » les textes évangéliques pour une « construction dévotionnelle » ?

La théologie, enfin, qui est *fides quærens intellectum* (saint Anselme d'Aoste), c'est-à-dire foi qui cherche à comprendre autant qu'il est possible à l'intelligence humaine (et non pas incrédule, qui nie ce qu'elle ne comprend pas) donne la raison théologique de la conception virginale de Jésus : il est de foi définie (Concile de Trente) que le péché originel se propage par voie de génération naturelle (D. 790); c'est pourquoi Notre-Seigneur, qui venait libérer le monde du péché, ne pouvait pas procéder de la voie par laquelle se propage la faute, et sa conception devait se faire de façon extraordinaire et singulière, en excluant la génération naturelle. Tous les privilèges de la Bienheureuse Vierge Marie, en effet, ont leur fondement dans sa maternité divine.

« *Qui a jamais osé prononcer le nom de Marie sans lui ajouter, si on l'interroge, l'appellation de Vierge ?* » pouvait demander à la fin du IV^e siècle saint Epiphane. La conception virginale de Jésus par Marie a trouvé et trouve ses adversaires uniquement parmi les négateurs du surnaturel (païens et rationalistes), et parmi les hérétiques de tout temps, parmi lesquels les néo-modernistes ne pouvaient pas manquer, car ils sont à la fois négateurs du surnaturel et hérétiques.

« *Que la Vierge enfante, le scribe et l'investigateur l'entendent mais ne le croient pas, car ils voient qu'il n'est naturellement pas possible que les vierges enfantent* », chantait déjà saint Ephrem, mais « *en Marie, la nature fut dépassée et vaincue* ». La foi ne s'appuie pas sur les sens et la raison, mais sur l'inaffabilité science de Dieu et, dans ce cas, sur sa toute-puissance : « *rien n'est impossible à Dieu* » (*Luc* 1, 34). Mais la négation des privilèges de Marie, est non seulement le fruit de la négation du surnaturel, mais aussi le « signe de la bête » qui marque la « nouvelle théologie » : « *je mettrai une inimitié entre toi et la Femme* », dit Dieu au démon dans le Paradis terrestre (*Gen.* 3, 15), et ce n'est pas par hasard que l'on a appelé « antidicomarianites » (du grec *antidicos* = qui est en querelle) tous les négateurs de la virginité de Marie.

L'ampleur de l'aversion actuelle pour Marie (vrai « signe des temps » !) est illustrée par *Amico del Popolo*, journal catholique du Diocèse de Chieti, le 6 mars 2005.

En 1989, nous avons signalé dans nos colonnes le livre d'un serviteur de Marie, le père Alberto Maggi, intitulé « *Notre-Dame des hérétiques* ». Le titre de ce livre n'était pas

une boutade : pour le servite Maggi, Marie est vraiment hérétique et chef de file de tous les hérétiques, en particulier des hérétiques que l'on voudrait nous voir devenir : « Marie – écrivait-il – abandonne l'ancien, le "certain", pour l'inconnu ; elle enlève la camisole de force de l'orthodoxie [sic] pour pouvoir être pleinement libre d'accueillir la proposition sacrilège [sic] de Gabriel ». Plus loin, c'est la désacralisation de la Sainte Famille, qui « a été sainte, oui, mais calme, non. Et l'agitation... est causée par le fils... Joseph est inquiet, car son autorité [sic] n'est pas respectée, Marie est inquiète, car elle ne comprend pas son fils ; Jésus est inquiet, car il supporte mal [sic] les prétentions de ses parents ». Titre : « Un Fils difficile », plus exactement désobéissant, contre Luc 2, 51 : « et il leur était soumis ».

Notre exégète, qui avait signalé les « bizarreries » du servite Alberto Maggi, souligna son « absence absolue de science et de compétence en théologie et en exégèse, de critique en rapport avec les textes utilisés : apocryphes, littérature rabbinique, et ainsi de suite. Mais surtout – ce qui est très grave pour un religieux – l'absence totale de foi surnaturelle ; la tendance aberrante à l'"humanisation" de la Madone est volontairement portée à la désacralisation, on ne tient aucun compte du Magistère de l'Église, on ignore complètement les textes des Pères de l'Église, des Docteurs, des auteurs ecclésiastiques ». Tout ceci est d'une évidence manifeste pour tout fidèle encore digne de ce nom.

En revanche, cela ne semble pas avoir été si évident pour les supérieurs du père Alberto Maggi, que nous retrouvons aujourd'hui « directeur du Centre d'Études Bibliques de Montefano », et organisateur actif d'une « Session Biblique » de trois jours qui a lieu tous les ans pendant le carême à la paroisse Sainte Anne (*Amico del Popolo* cit.). Thème de cette année : « De mère à disciple : le chemin de Marie. »

Nous avons prudemment considéré la possibilité d'une homonymie, mais le contenu et le ton, reconnaissables, ne laissent pas de doutes sur l'identité des deux Maggi.

Le commentateur d'*Amico del Popolo* écrit : « Ceux qui s'attendaient à une exaltation joyeuse de la Madone ont dû être déçus ». Mais qui s'y attendait ? Seulement ceux qui ne connaissent pas le père Maggi ! « Le père Maggi – continue l'auteur – est toujours (positivement) provocateur et jamais banal, et il commence par dire : "sur la figure de Marie, il y a beaucoup de confusion". Des évangiles apocryphes [mais qu'ont-ils à y voir ? Voilà l'absence totale d'équilibre en fait de critique !] jusqu'à la conception de l'Église du XVII^e siècle, en effet, nous trouvons une description de la Mère de Dieu, comme idole, créature meilleure que son Créateur, rempart de défense contre la colère divine [dans quels traités de mariologie, dans quels textes du Magistère, des Pères ou des Docteurs de l'Église, des auteurs ecclésiastiques le Père Maggi a-t-il lu de telles énormités ? Voilà son "absence totale de science et de compétence en théologie et en exégèse" !]. Après le Concile [sic], au contraire, l'Église suggère d'éviter

les exagérations, la dévotion n'est pas vaine crédulité, mais imitation ». Et voici le père Maggi à l'œuvre pour « démythifier » la figure de Marie, et pas seulement de Marie :

« Née à Nazareth (dont Nathanaël dira qu'il ne pouvait rien en sortir de bon), elle se trouve enceinte avant les noces [une fille-mère ?] et met au monde un enfant auquel rendent visite des charlatans [sic !] païens (les Mages, que seule l'Église primitive a appelés rois), et des bergers hors-la-loi [sic !] (qui n'ont rien à voir avec les tendres santons de la crèche) : tout semble aller contre la tradition religieuse [c'est l'idée fixe du père Maggi : voir plus haut Marie qui "abandonne la tradition des pères"]. Et c'est bien cela : Jésus est Fils non pas des ses pères, mais du Père qui oblige [sic] Marie à comprendre que ceux qui semblent exclus du salut s'en aperçoivent les premiers. Avec Lui meurt la religion [autre idée fixe des modernistes] (ce que les hommes devaient faire pour Dieu) et naît la foi (ce que Dieu fait pour les hommes : il n'exalte pas les bons, ne punit pas les méchants, mais donne à tous son Amour) [laissant bien sûr l'enfer vide, comme le néomodernisme le veut] ».

Le servite Maggi oublie que, si la « dévotion n'est pas vaine crédulité », elle est encore moins désacralisation fantaisiste. Où a-t-il lu que les Mages étaient des « charlatans » ? Où a-t-il lu que les bergers étaient des « hors-la-loi qui n'ont rien à voir avec les tendres santons de la crèche » ?

Quant aux Mages, même en faisant abstraction des lumières extraordinaires dont ils furent favorisés par Dieu, les plus anciens auteurs chrétiens, surtout orientaux, les présentent comme des disciples de la doctrine de Zarathoustra ou Zoroastre, et le père G. Messina, dans ses études fondamentales, a démontré que « ce fut surtout la doctrine du "Sauveteur" [typique du zoroastrisme] qui forma un pont pour unir les Mages aux juifs et aux chrétiens... Dans le monde païen, personne n'était donc mieux préparé que les Mages pour suivre l'appel des astres vers Bethléem » (*Les Mages à Bethléem et une prédiction de Zoroastre*, Rome, 1933). La tradition qui présente les Mages comme des astrologues ou des sorciers, les assimilant aux chaldéens babyloniens et aux sorciers égyptiens est tardive et infondée (cf. *Encyclopédie Catholique*), même si elle a la préférence du père Maggi.

Quant aux bergers, ils n'étaient pas des « hors-la-loi » au sens moderne, tels que les présente le père Maggi dans sa falsification. Ils étaient considérés hors de la Loi mosaïque par les Pharisiens (= séparés) en raison de leur vie nomade dans la steppe, qui les rendait ignorants et les empêchait d'observer toutes les « puretés » légales auxquels ces mêmes Pharisiens, dans leur formalisme, attachaient tant d'importance. C'est pourquoi les bergers, de même que tous ceux qui ne pratiquaient pas la Loi mosaïque selon les « traditions » (humaines et non pas divines) établies par la caste élue des « séparés » (cf. *Jean* 7, 49) étaient gratifiés par ces derniers du plus cordial mépris. Les bergers – écrit Ricciotti – « étaient des hommes frustes, qui ne savaient rien de l'immense [et confuse] doctrine des Pharisiens, mais, en Israélites simples, à l'an-

cienne, ils savaient qu'un Messie était promis par les prophètes à leur peuple » ; c'est pourquoi « à l'extraordinaire apparition de l'Ange, et à ses paroles..., ils comprirent que le Messie était né » (*Vie de Jésus-Christ*). Mais de ces premiers adorateurs, le père Maggi a fait de féroces bandits, et des « traditions humaines », des « lourds fardeaux » (*Mt.* 23, 4) imposés par les Pharisiens, de leurs subtilités sans spiritualité, parfois en contradiction avec la loi mosaïque elle-même (*Mt.* 15, 3-6 ; *Mc.* 6, 9), il a fait la « tradition religieuse » judaïque tout court, avec cette conséquence inévitable qu'avec Jésus « meurt la religion... et naît la foi », comme si l'une pouvait exister sans l'autre ! Sans parler de l'hérésie d'un Dieu qui « n'exalte pas les bons et ne punit pas les méchants », et qui est donc indifférent au bien et au mal.

Ces fantaisies désacralisantes et perverses, le père Alberto Maggi, « serviteur de Marie » (quelle ironie !) les répand depuis des années, sans la moindre réprimande des Supérieurs de l'Ordre ni des Supérieurs ecclésiastiques. Et maintenant que le diocèse de Chieti a un Archevêque « nouveau théologien » comme Bruno Forte, le père Maggi peut dormir sur ses deux oreilles. Pauvre « peuple de Dieu », guidé par de tels pasteurs qui, eux, sont bel et bien... hors-la-loi !

COURRIER DE ROME

Édition en Français du Périodique Romain

Sì Sì No

Directeur : R. Boulet

Rédacteur : Abbé de Taveau

Adresse : B.P. 156 — 78001 Versailles Cedex

N° CPPAP : 0408 G 82978

Imprimé par

Imprimerie du Pays Fort

18260 Villegenon

Direction

Administration, Abonnement

Secrétariat

B.P. 156

78001 Versailles Cedex

E-mail : courrierderome@wanadoo.fr

Correspondance pour la Rédaction

Via Madonna degli Angeli, 14

Italie 00049 Velletri (Rome)

Abonnement

• France :

- de soutien : 40 , normal : 20 ,

- ecclésiastique : 8

Règlement à effectuer :

- soit par chèque bancaire ou à l'ordre du

Courrier de Rome, payable en euros, en

France,

- soit par C.C.P. Courrier de Rome 1972-25 F Paris.

• Suisse :

- de soutien : CHF 100, normal CHF40

- ecclésiastique : CHF 20

Règlement :

- Union de Banques Suisses - Sion

C / n° 891 247 01E

• Étranger : (hors Suisse)

- de soutien : 48 ,

- normal : 24 ,

- ecclésiastique : 9,50

Règlement :

IBAN : FR20 3004 1000 0101 9722 5F02 057

BIC : PSST FR PPP AR